

SUJET N° 1

Après vous être interrogé sur la place de ce dossier dans une progression pour la classe de Première L, vous proposerez une séquence dont vous préciserez les objectifs, contenus et modalités d'exécution.

TEXTE 1 : Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron des nouvelles*. Edité en 1559. Texte établi par Antoine Le Roux de Lincy et Anatole de Montaiglon, Auguste Eudes, 1880

TEXTE 2 : Madame de Villegleu, *Les Exilez de la Cour d'Auguste*. Première partie, Suivant la Copie de Paris, Bruxelles, Pierre Vleugart, le jeune, 1675, orthographe modernisée par nos soins.

TEXTE 3 : Marivaux, *L'île des esclaves*. Comédie en un acte et en prose représentée pour la première fois par les Comédiens-Italiens le 5 mars 1725

TEXTE 4 : Marivaux, *La colonie*, comédie en un acte, scène 1 et extrait scène 2, 1750.

TEXTE 1

La joye fut si grande en ceste compaignye miraculeusement assemblée, que la nuit leur sembla courte à louer Dieu dedans l'église de la grace qu'il leur avoit faite. Et, après que, sur le matin, eurent prins un peu de repos, allerent oyr la messe et tous recevoir le saint sacrement de unyon, auquel tous chrestiens sont uniz en un, suppliant Celluy qui les avoit assemblez par sa bonté parfaire le voiage à sa gloire. Après disner envoyerent sçavoir si les euaes estoient point escoulées, et, trouvant que plustost elles estoient creues et que de longtemps ne pourroient seurement passer, se delibererent de faire un pont sur le bout de deux rochiers qui sont fort près l'un de l'autre, où encore y a des planches pour les gens de pied qui, venans d'Oleron, ne veullent passer par le guey. L'abbé fut bien aise qu'ilz faisoient ceste despence, afin que le nombre des pelerins et pelerines augmentast, les fournyt d'ouvriers; mais il n'y meist pas un denier, car son avarice ne le permectoit. Et, pour ce que les ouvriers dirent qu'ils ne sçauroient avoir fait le pont de dix ou douze jours, la compaignie, tant d'hommes que de femmes, commença fort à s'ennuyer; mais Parlamente, qui estoit femme de Hircan, laquelle n'estoit jamais oisive ne melencolicque, aiant demandé congé à son mary de parler, dist à l'ancienne dame Oisille: "Madame, je m'esbahys que vous qui avez tant d'experience et qui maintenant à nous, femmes, tenez lieu de mere, ne regardiez quelque passetemps pour adoucir l'ennuy que nous porterons durant notre longue demeure; car, si nous n'avons quelque occupation plaisante et vertueuse, nous sommes en dangier de demeurer malades." La jeune vefve Longarine adjousta à ce propos: "Mais, qui pis est, nous deviendrons fascheuses, qui est une maladie incurable; car il n'y a nul ne nulle de nous, si regarde à sa perte, qu'il n'ayt occasion d'extreme tristesse." Ennasuite, tout en ryant, lui respondit: "Chascune n'a pas perdu son mary comme vous, et pour perte des serviteurs ne se fault desesperer, car l'on en recouvre assez. Toutes foys, je suys bien d'opinion que nous aions quelque plaisant exercice pour passer le temps; autrement, nous serions mortes le lendemain." Tous les gentilz hommes s'accorderent à leur avis et prierent la dame Oisille qu'elle vouldist ordonner ce qu'ilz avoient à faire; laquelle leur respondeit: " Mes enfans, vous me demandez une chose que je trouve fort difficile, de vous enseigner un passetemps qui vous puisse delivrer de vos ennuyctz; car, aiant chergé le remede toute ma vye, n'en ay jamais trouvé que un, qui est la lecture des saintes lettres en laquelle se trouve la vraie et parfaicte joie de l'esprit, dont procede le repos et la santé du corps. Et, si vous me demandez quelle recepte me tient si joyeuse et si saine sur ma vieillesse, c'est que, incontinant que je suys levée, je prends la Sainte Escripiture et la lys, et, en voiant et contemplant la bonté de Dieu, qui pour nous a envoyé son filz en terre anoncer ceste sainte parolle et bonne nouvelle, par laquelle il permect remission de tous pechez, satisfaction de toutes debtes par le don qu'il

nous fait de son amour, passion et merites, ceste consideration me donne tant de joye que je prends mon psautier et, le plus humblement qu'il m'est possible, chante de cueur et prononce de bouche les beaulx psealmes et canticques que le saint Esperit a composé au cueur de David et des autres aucteurs. Et ce contentement là que je en ay me fait tant de bien que tous les maux qui le jour me peuvent advenir me semblent estre benedictions, veu que j'ay en mon cueur par foy Celluy qui les a portez pour moy. Pareillement, avant soupper, je me retire pour donner pasture à mon ame de quelque leçon; et puis au soir faitz une recollection de tout ce que j'ay fait la journée passée pour demander pardon de mes faultes, le remercier de ses graces; et en son amour, craincte et paix, prends mon repos assuré de tous maux. Parquoy, mes enfans, voylà le pasetemps auquel me suis arrestée long temps après avoir cherché en tous autres, et non trouvé contentement de mon esprit. Il me semble que si tous les matins vous voulez donner une heure à la lecture et puis durant la messe faire voz devotes oraisons, vous trouverez en ce desert la beaulté qui peut estre en toutes les villes; car qui congnoist Dieu veoit toutes choses belles en luy et sans luy tout laid. Parquoy, je vous prie, recevez mon conseil si vous voulez vivre joyeusement."

TEXTE 2

Le fameux Ovide, suspect à l'honneur et à l'amour de César, alla expier dans l'île de Thalassie le crime d'avoir trop de charmes. Il aimait la cour et ses plaisirs ; l'exil était plus cruel pour lui qu'il ne l'aurait été pour un homme plus solitaire. Il rêvait tristement à son infortune, et d'un pas qui marquait l'agitation de son âme, il parcourait les routes d'un bois qui borde le rivage de côté de Macédoine. En passant dans un endroit où la nature avait pris plaisir à former une salle verte, il aperçut une nappe étendue sur le gazon, des fruits et des fleurs semés confusément, des plats vides et plusieurs autres marques qu'il s'y était fait une superbe collation. Il jeta la vue entre les arbres, cherchant de l'œil quelqu'un qui put lui rendre raison de cette rencontre. Il vit deux femmes de très belle taille, qui s'enfonçant vers le plus épais du bois, s'arrêtant à un endroit où quelques branches ployées et quelques buissons fleuris formaient un cabinet de verdure. Il fit signe à un écuyer et à deux esclaves qui composaient tout le train de son exil, de l'attendre, et marchant sur les pas de ces femmes, il se préparait à leur dire quelques galanteries sur la première aventure dont le sort le régala, lorsqu'il crut s'être entendu nommer. Il s'arrêta, et prêtant l'oreille attentivement, il ouït qu'une de ces femmes disait à l'autre : comment est-il possible qu'une inclination aussi violente naisse dans un cœur pour un homme qu'on a jamais vu ? je comprends assez que la vue d'un objet qui plait à nos sens, passe par eux jusques à notre âme et lui cause ce trouble agréable, que la convenance des humeurs, ou l'habitude, convertissent en amour. Mais que sur le récit qu'on fait d'une personne, ou sur la lecture de quelques ouvrages d'esprit, on puisse concevoir des désirs, avoir des inquiétudes ; en un mot, aimer autant que vous aimez Ovide, c'est ce qui n'est jamais arrivé qu'à vous, et ce que la postérité croirait fabuleux, si votre histoire parvenait jusques à elle. Je ne crains pas cette trahison de votre part, répartit la dame à qui ce discours s'adressait, vous êtes seule capable de me la faire, puisque vous êtes la seule personne du monde qui sait le secret de mon cœur. Mais, ma chère, quand ce malheur m'arriverait, j'espère que la même postérité qui connaîtrait mon nom connaîtrait celui d'Ovide, et qu'en apprenant ma faiblesse pour ce grand homme, elle en apprendrait l'innocence. Ce n'est point la personne d'Ovide qui me charme, ce sont les ouvrages de son esprit.

TEXTE 3

PERSONNAGES

Iphicrate

Arlequin

Euphrosine
Cléantis
Trivelin
Des habitants de l'île.

La scène est dans l'île des Esclaves. Le théâtre représente une mer et des rochers d'un côté, et de l'autre quelques arbres et des maisons.

Scène première
Iphicrate s'avance tristement sur le théâtre avec Arlequin.

Iphicrate, après avoir soupiré.
Arlequin !

Arlequin, avec une bouteille de vin qu'il a à sa ceinture.
Mon patron !

Iphicrate
Que deviendrons-nous dans cette île ?

Arlequin
Nous deviendrons maigres, étiques, et puis morts de faim ; voilà mon sentiment et notre histoire.

Iphicrate
Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, et j'envis maintenant leur sort.

Arlequin
Hélas ! ils sont noyés dans la mer, et nous avons la même commodité.

Iphicrate
Dis-moi : quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée : je ne sais ce qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'île, et je suis d'avis que nous les cherchions.

Arlequin
Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma pauvre bouteille, la voilà ; j'en boirai les deux tiers, comme de raison, et puis je vous donnerai le reste.

Iphicrate
Eh ! ne perdons point de temps ; suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu ; je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'île des Esclaves.

Arlequin
Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

Iphicrate
Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

Arlequin
Eh ! chaque pays a sa coutume ; ils tuent les maîtres, à la bonne heure ; je l'ai entendu dire aussi, mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

Iphicrate

Cela est vrai.

Arlequin

Eh ! encore vit-on.

Iphicrate

Mais je suis en danger de perdre la liberté, et peut-être la vie : Arlequin, cela ne te suffit-il pas pour me plaindre ?

Arlequin, prenant sa bouteille pour boire.

Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

Iphicrate

Suis-moi donc.

Arlequin siffle.

Hu, hu, hu.

Iphicrate

Comment donc ! que veux-tu dire ?

Arlequin, distrait, chante.

Tala ta lara.

Iphicrate

Parle donc, as-tu perdu l'esprit ? à quoi penses-tu ?

Arlequin, riant.

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi, mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

Iphicrate, à part les premiers mots.

(Le coquin abuse de ma situation ; j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos ; marchons de ce côté.

Arlequin

J'ai les jambes si engourdies.

Iphicrate

Avançons, je t'en prie.

Arlequin

Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

Iphicrate

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

Arlequin, en badinant.

Badin, comme vous tournez cela !

Il chante :

L'embarquement est divin

Quand on vogue, vogue, vogue,

L'embarquement est divin,

Quand on vogue avec Catin.

Iphicrate, retenant sa colère.

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

Arlequin

Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe.

Iphicrate

Eh ! ne sais-tu pas que je t'aime ?

Arlequin

Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge.

Iphicrate, un peu ému.

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

Arlequin, indifféremment.

Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

Iphicrate

Esclave insolent !

Arlequin, riant.

Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

Iphicrate

Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

Arlequin, se reculant d'un air sérieux.

Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais va, je te le pardonne ; les hommes ne valent rien.

Dans le pays d'Athènes j'étais ton esclave, tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là.

Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades et tes maîtres. Il s'éloigne.

Iphicrate, au désespoir, courant après lui l'épée à la main.

Juste ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

Arlequin

Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde

TEXTE 4

ACTEURS

ARTHÉNICE, femme noble.

Madame SORBIN, femme d'artisan.

Monsieur SORBIN, mari de Madame Sorbin.

TIMAGÈNE, homme noble.

LINA, fille de Madame Sorbin.

PERSINET, jeune homme du peuple, amant de Lina.

HERMOCRATE.

Troupe de femmes, tant nobles que du peuple.

La scène est dans une île où sont abordés tous les acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

Arthénice, Madame Sorbin.

ARTHÉNICE.

Ah çà ! Madame Sorbin, ou plutôt ma compagne, car vous l'êtes, puisque les femmes de votre état viennent de vous revêtir du même pouvoir dont les femmes nobles m'ont revêtue moi-même, donnons-nous la main, unissons-nous et n'ayons qu'un même esprit toutes les deux.

MADAME SORBIN, lui donnant la main.

Conclusion, il n'y a plus qu'une femme et qu'une pensée ici.

ARTHÉNICE.

Nous voici chargées du plus grand intérêt que notre sexe ait jamais eu, et cela dans la conjoncture du monde la plus favorable pour discuter notre droit vis-à-vis les hommes.

MADAME SORBIN.

Oh ! Pour cette fois-ci, Messieurs, nous compterons ensemble.

ARTHÉNICE.

Depuis qu'il a fallu nous sauver avec eux dans cette île où nous sommes fixées, le gouvernement de notre patrie a cessé.

MADAME SORBIN.

Oui, il en faut un tout neuf ici, et l'heure est venue ; nous voici en place d'avoir justice, et de sortir de l'humilité ridicule qu'on nous a imposée depuis le commencement du monde : plutôt mourir que d'endurer plus longtemps nos affronts.

ARTHÉNICE.

Fort bien, vous sentez-vous en effet un courage qui réponde à la dignité de votre emploi ?

MADAME SORBIN.

Tenez, je me soucie aujourd'hui de la vie comme d'un fétu ; en un mot comme en cent, je me sacrifie, je l'entreprends. Madame Sorbin veut vivre dans l'histoire et non pas dans le monde.

[1]

ARTHÉNICE.

Je vous garantis un nom immortel.

MADAME SORBIN.

Nous, dans vingt mille ans, nous serons encore la nouvelle du jour.

ARTHÉNICE.

Et quand même nous ne réussirions pas, nos petites-filles réussiront.

MADAME SORBIN.

Je vous dis que les hommes n'en reviendront jamais. Au surplus, vous qui m'exhortez, il y a ici un certain Monsieur Timagène qui court après votre cœur ; court-il encore ? Ne l'a-t-il pas pris ? Ce serait là un furieux sujet de faiblesse humaine, prenez-y garde.

ARTHÉNICE.

Qu'est-ce que c'est que Timagène, Madame Sorbin ? Je ne le connais plus depuis notre projet ; tenez ferme et ne songez qu'à m'imiter.

MADAME SORBIN.

Qui ? Moi ! Et où est l'embarras ? Je n'ai qu'un mari, qu'est-ce que cela coûte à laisser ? Ce n'est pas là une affaire de cœur.

ARTHÉNICE.

Oh ! J'en conviens.

MADAME SORBIN.

Ah çà ! Vous savez bien que les hommes vont dans un moment s'assembler sous des tentes, afin d'y choisir entre eux deux hommes qui nous feront des lois ; on a battu le tambour pour convoquer l'assemblée.

ARTHÉNICE.

Eh bien ?

MADAME SORBIN.

Eh bien ? Il n'y a qu'à faire battre le tambour aussi pour enjoindre à nos femmes d'avoir à mépriser les règlements de ces messieurs, et dresser tout de suite une belle et bonne ordonnance de séparation d'avec les hommes, qui ne se doutent encore de rien.

ARTHÉNICE.

C'était mon idée, sinon qu'au lieu du tambour, je voulais faire afficher notre ordonnance à son de trompe.

MADAME SORBIN.

Oui-da, la trompe est excellente et fort convenable.

ARTHÉNICE.

Voici Timagène et votre mari qui passent sans nous voir.

MADAME SORBIN.

C'est qu'apparemment ils vont se rendre au Conseil. Souhaitez-vous que nous les appelions ?

ARTHÉNICE.

Soit, nous les interrogerons sur ce qui se passe.

Elle appelle Timagène.

MADAME SORBIN appelle aussi.

Holà ! Notre homme.

SCÈNE II.

Les acteurs précédents, Monsieur Sorbin, Timagène.

TIMAGÈNE.

Ah ! Pardon, belle Arthénice, je ne vous croyais pas si près.

MONSIEUR SORBIN.

Qu'est-ce que c'est que tu veux, ma femme ? Nous avons hâte.

MADAME SORBIN.

Eh ! Là, là, tout bellement, je veux vous voir, Monsieur Sorbin, bonjour ; n'avez-vous rien à me communiquer, par hasard ou autrement ?

MONSIEUR SORBIN.

Non, que veux-tu que je te communique, si ce n'est le temps qu'il fait, ou l'heure qu'il est ?

ARTHÉNICE.

Et vous, Timagène, que m'apprendrez-vous ? Parle-t-on des femmes parmi vous ?

TIMAGÈNE.

Non, Madame, je ne sais rien qui les concerne ; on n'en dit pas un mot.

ARTHÉNICE.

Pas un mot, c'est fort bien fait.

MADAME SORBIN.

Patience, l'affiche vous réveillera.

MONSIEUR SORBIN.

Que veux-tu dire avec ton affiche ?

MADAME SORBIN.

Oh ! Rien, c'est que je me parle

SUJET N° 2

Dans une classe de Première, vous étudierez les quatre textes suivants et présenterez votre projet d'ensemble ainsi que les modalités de son exploitation en classe.

TEXTE 1 : E. et J. de Goncourt, *Manette Salomon*, chap. 36, extrait, 1868.

TEXTE 2 : G. Flaubert, *L'éducation sentimentale*, fin du chap. 6 et début du chap. 7, 1869

TEXTE 3 : Huysmans, *A vau-l'eau*, chap. 2, extrait, 1882.

TEXTE 4 : G. de Maupassant, *Les tombales*, début, 1891.

TEXTE 1

Sans être tendre Coriolis était de ces hommes qui ne se suffisent pas et qui ont besoin de la présence, de l'habitude de quelqu'un à côté d'eux. Il avait peine à passer une heure dans une chambre où n'était pas un être humain. Il était presque effrayé à l'idée de retrouver la vie

enfermée de l'Occident dans un grand appartement où il serait tout seul, seul à vivre, seul à travailler, seul à dîner, toujours en tête-à-tête avec lui-même. Il se rappelait sa jeunesse où pour échapper à la solitude, il avait toujours mis une femme dans son intérieur et fini ses liaisons en acoquinements. Dans le compagnonnage d'Anatole, il voyait une gaie et amusante société de tous les instants, qui le sauverait de l'enlacement d'une maîtresse, et aussi de la tentation d'une fin qu'il s'était défendue : le mariage.

Coriolis s'était promis de ne pas se marier, non qu'il eut de la répugnance contre le mariage ; mais le mariage lui semblait un bonheur refusé à l'artiste. Le travail de l'art, la poursuite de l'invention, l'incubation silencieuse de l'œuvre, la concentration de l'effort lui paraissaient impossibles avec la vie conjugale, aux côtés d'une jeune femme caressante et distrayante, ayant contre l'art la jalousie d'une chose plus aimée qu'elle, faisant autour du travailleur le bruit d'un enfant, brisant ses idées, lui prenant son temps, le rappelant au fonctionnarisme du mariage, à ses devoirs, à ses plaisirs, à la famille, au monde, essayant de reprendre à tout moment l'époux et l'homme dans cette espèce de sauvage et de monstre social qu'est un vrai artiste. Selon lui, le célibat était le seul état qui laissait à l'artiste sa liberté, ses forces, son cerveau, sa conscience. Il avait encore sur la femme, l'épouse, l'idée que c'était par elle que se glissaient, chez tant d'artistes, les faiblesses, les complaisances pour la mode, les accommodements avec le gain et le commerce, les reniements d'aspirations, le triste courage de désertier le désintéressement de leur vocation pour descendre à la production industrielle hâtée et bâclée, à l'argent que tant de mères de famille font gagner à la honte et à la sueur d'un talent. Et au bout du mariage, il y avait encore la paternité qui, pour lui, nuisait à l'artiste, le détournait de la production spirituelle, l'attachait à une création d'ordre inférieur, l'abaissait à l'orgueil bourgeois d'une propriété charnelle. Enfin, il voyait toutes sortes de servitudes, d'abdications et de ramollissements pour l'artiste, dans cette félicité bonasse du ménage, cet état doux, lénitif, cette atmosphère émolliente où se détend la fibre nerveuse et où s'éteint la fièvre qui fait créer. Au mariage, il eut presque préféré, pour un tempérament d'artiste, une de ces passions violentes, tourmentées, qui fouettent le talent et lui font quelquefois signer des chefs d'œuvre. En somme, il estimait que la sagesse et la raison étaient de ne demander que des satisfactions sensuelles à la femme, dans des liaisons sans attachement, à part du sérieux de la vie, des affections et des pensées profondes, pour garder, réserver, et donner tout le dévouement intime de sa tête, toute l'immatérialité de son cœur, le fond d'idéal de tout son être, à l'Art, à l'Art seul.

TEXTE 2

Elle acceptait avec ravissement ces adorations pour la femme qu'elle n'était plus. Frédéric, se grisant par ses paroles, arrivait à croire ce qu'il disait. Madame Arnoux, le dos tourné à la lumière, se penchait vers lui. Il sentait sur son front la caresse de son haleine, à travers ses vêtements le contact indécis de tout son corps. Leurs mains se serrèrent ; la pointe de sa bottine s'avancait un peu sous sa robe, et il lui dit, presque défaillant :

" La vue de votre pied me trouble. "

Un mouvement de pudeur la fit se lever. Puis, immobile, et avec l'intonation singulière des somnambules :

" A mon âge ! lui ! Frédéric !... Aucune n'a jamais été aimée comme moi ! Non, non !, à quoi sert d'être jeune ? Je m'en moque bien ! je les méprise, toutes celles qui viennent ici ! "

" Oh ! il n'en vient guère ! " reprit-il complaisamment.

Son visage s'épanouit, et elle voulut savoir s'il se marierait.

Il jura que non.

" Bien sûr ? pourquoi ? "

" A cause de vous ", dit Frédéric en la serrant dans ses bras.

Elle y restait, la taille en arrière, la bouche entrouverte, les yeux levés. Tout à coup, elle le repoussa avec un air de désespoir ; et, comme il la suppliait de lui répondre, elle dit en baissant la tête :

" J'aurais voulu vous rendre heureux. "

Frédéric soupçonna Mme Arnoux d'être venue pour s'offrir ; et il était repris par une convoitise plus forte que jamais, furieuse, enragée. Cependant, il sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, et comme l'effroi d'un inceste. Une autre crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégoûté plus tard. D'ailleurs, quel embarras ce serait !, -- et tout à la fois par prudence et pour ne pas dégrader son idéal, il tourna sur ses talons et se mit à faire une cigarette.

Elle le contemplait, tout émerveillée.

" Comme vous êtes délicat ! Il n'y a que vous ! Il n'y a que vous ! "

Onze heures sonnèrent.

" Déjà ! " dit-elle, " au quart, je m'en irai. "

Elle se rassit ; mais elle observait la pendule, et il continuait à marcher en fumant. Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment, dans les séparations, où la personne aimée n'est déjà plus avec nous.

Enfin, l'aiguille ayant dépassé les vingt-cinq minutes, elle prit son chapeau par les brides, lentement.

" Adieu, mon ami, mon cher ami ! Je ne vous reverrai jamais ! C'était ma dernière démarche de femme. Mon âme ne vous quittera pas. Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous !

" Et elle le baisa au front, comme une mère. Mais elle parut chercher quelque chose, et lui demanda des ciseaux. Elle défit son peigne ; tous ses cheveux blancs tombèrent. Elle s'en coupa, brutalement, à la racine, une longue mèche.

" Gardez-les ! Adieu ! "

Quand elle fut sortie, Frédéric ouvrit sa fenêtre. Mme Arnoux, sur le trottoir, fit signe d'avancer à un fiacre qui passait. Elle monta dedans. La voiture disparut.

Et ce fut tout.

Vers le commencement de cet hiver, Frédéric et Deslauriers causaient au coin du feu, réconciliés encore une fois, par la fatalité de leur nature qui les faisait toujours se rejoindre et s'aimer.

L'un expliqua sommairement sa brouille avec Mme Dambreuse, laquelle s'était remariée à un Anglais.

L'autre, sans dire comment il avait épousé Mlle Roque, conta que sa femme, un beau jour, s'était enfuie avec un chanteur. Pour se laver un peu du ridicule, il s'était compromis dans sa préfecture par des excès de zèle gouvernemental. On l'avait destitué. Il avait été, ensuite, chef de colonisation en Algérie, secrétaire d'un pacha, gérant d'un journal, courtier d'annonces, pour être finalement employé au contentieux dans une compagnie industrielle.

Quant à Frédéric, ayant mangé les deux tiers de sa fortune, il vivait en petit bourgeois.

Puis, ils s'informèrent mutuellement de leurs amis.

Martinon était maintenant sénateur.

Hussonnet occupait une haute place, où il se trouvait avoir sous sa main tous les théâtres et toute la presse.

Cisy, enfoncé dans la religion et père de huit enfants, habitait le château de ses aïeux.

Pellerin, après avoir donné dans le fouriérisme, l'homéopathie, les tables tournantes, l'art gothique et la peinture humanitaire, était devenu photographe ; et sur toutes les murailles de Paris, on le voyait représenté en habit noir, avec un corps minuscule et une grosse tête.

" Et ton intime Sénécal ? " demanda Frédéric.

" Disparu ! Je ne sais ! Et toi, ta grande passion, Mme Arnoux ? "

" Elle doit être à Rome avec son fils, lieutenant de chasseurs. "
" Et son mari ? "
" Mort l'année dernière. "
" Tiens ! " dit l'avocat

TEXTE 3

Après de longues délibérations, il se décida à ne plus vivre ainsi enfermé et à varier ses restaurants. Seulement, si ces résolutions étaient faciles à concevoir, elles étaient, en revanche, difficiles à mettre en pratique. Il demeurait rue des Saints-pères et les restaurants manquaient.

Le VI^e arrondissement était impitoyable au célibat. Il fallait être ordonné prêtre pour trouver des ressources, des dîners spéciaux dans des tables d'hôtes réservées aux ecclésiastiques, pour vivre dans ce labyrinthe de rues qui enveloppent l'église de Saint-Sulpice. Hors la religion, point de mangeaille, à moins d'être riche et de pouvoir fréquenter des maisons huppées ; M. Folantin, ne remplissant pas ces conditions, devait se borner à prendre ses repas chez les quelques traiteurs disséminés, çà et là, dans son voisinage. Décidément, il semblait que cette partie de l'arrondissement ne fût habitée que par des concubins ou des gens mariés. Si j'avais le courage de l'abandonner, soupirait de temps à autre M. Folantin. Mais son bureau était là, puis il y était né, sa famille y avait constamment vécu ; tous ses souvenirs tenaient dans cet ancien coin tranquille, déjà défigurés par des percées de nouvelles rues, par de funèbres boulevards, rissolés l'été et glacés l'hiver, par de mornes avenues qui avaient américanisé l'aspect du quartier et détruit pour jamais son allure intime, sans lui avoir apporté en échange des avantages de confort et de gaieté et de vie.

Il faudrait traverser l'eau pour dîner, se répétait M. Folantin, mais un profond dégoût le saisissait dès qu'il franchissait la rive gauche ; puis il avait peine à marcher avec sa jambe qui clochait, et il abominait les omnibus. Enfin, l'idée de faire des étapes, le soir, pour chercher pâture, l'horripila. Il préféra tâter de tous les marchands de vins, de tous les bouillons qu'il n'avait pas encore visités, dans les alentours de son domicile.

Et tout aussitôt il déserta le gargot où il mangeait d'habitude ; il hanta d'abord les bouillons, eut recours aux filles dont les costumes de sœur évoquent l'idée d'un réfectoire d'hôpital. Il y dîna quelques jours, et sa faim, déjà rabouée par les graillonants effluves de la pièce, se refusa à entamer des viandes insipides, encore affadies par les cataplasmes des chicorées et des épinards. Quelle tristesse dégageaient ces marbres froids, ces tables de poupées, cette immuable carte, ces parts infinitésimales, ces bouchées de pain ! Serrés en deux rangs placés vis-à-vis, les clients paraissaient jouer aux échecs, disposant leurs ustensiles, leurs bouteilles, leurs verres, les uns au travers des autres, faute de place ; et, le nez dans un journal, M. Folantin enviait les solides mâchoires de ses partners qui broyaient les filaments des aloyaux dont les chairs fuyaient sous la fourchette. Par dégoût des viandes cuites au four, il se rabattait sur les œufs ; il les réclamait sur le plat et très-cuits ; généralement, on les lui apportait presque crus et il s'efforçait d'éponger avec de la mie de pain, de recueillir avec une petite cuiller le jaune qui se noyait dans des tas de glaires. C'était mauvais, c'était cher et surtout c'était attristant. En voilà assez, se dit M. Folantin, essayons d'autre chose.

Mais partout il en était de même ; les inconvénients variaient en même temps que les râteliers ; chez les marchands de vins distingués, la nourriture était meilleure, le vin moins âpre, les parts plus copieuses, mais en thèse générale, le repas durait deux heures, le garçon étant occupé à servir les ivrognes postés en bas devant le comptoir ; d'ailleurs, dans ce déplorable quartier, la boustiffaille se composait d'un ordinaire, de côtelettes et de biftecks qu'on payait bon prix parce que, pour ne pas vous mettre avec les ouvriers, le patron vous enfermaient dans une salle à part et allumait deux branches de gaz.

Enfin, en descendant plus bas, en fréquentant les purs mannezingues ou les bibines de dernier ordre, la compagnie était répulsive et la saleté stupéfiante ; la carne fétidait, les verres avaient des ronds de bouches encore marqués, les couteaux étaient dépolis et gras et les couverts conservaient dans leurs filets le jaune des œufs mangés.

M. Folantin se demanda si le changement était profitable, attendu que le vin était partout chargé de litharge et coupé d'eau de pompe, que les œufs n'étaient jamais cuits comme on les désirait, que la viande était partout privée de suc, que les légumes cuits à l'eau ressemblaient aux vestiges des maisons centrales ; mais il s'entêta ; « à force de chercher, je trouverai peut-être », et il continua à rôder par les cabarets, par les crémeries ; seulement, au lieu de se débilitier, sa lassitude s'accrut, surtout quand, descendant de chez lui, il aspirait, dans les escaliers, l'odeur des potages, il voyait des raies de lumière sous les portes, il rencontrait des gens venant de la cave, avec des bouteilles, il entendait des pas affairés courir dans les pièces ; tout, jusqu'au parfum qui s'échappait de la loge de son concierge, assis, les coudes sur la table, et la visière de sa casquette ternie par la buée montant de sa jatte de soupe, avivait ses regrets. Il en arrivait presque à se repentir d'avoir balayé la mère Chabanel, cet odieux cent-garde — « Si j'avais eu les moyens, je l'aurais gardée, malgré ses désolantes mœurs », se dit-il.

TEXTE 4

Les cinq amis achevaient de dîner, cinq hommes du monde, mûrs, riches, trois mariés, deux restés garçons. Ils se réunissaient ainsi tous les mois, en souvenir de leur jeunesse, et après avoir dîné, ils causaient jusqu'à deux heures du matin. Restés amis intimes, et se plaisant ensemble, ils trouvaient peut-être là leurs meilleurs soirs dans la vie. On bavardait sur tout, sur tout ce qui occupe et amuse les Parisiens ; c'était entre eux, comme dans la plupart des salons d'ailleurs, une espèce de recommencement parlé de la lecture des journaux du matin. Un des plus gais était Joseph de Bardou, célibataire et vivant la vie parisienne de la façon la plus complète et la plus fantaisiste. Ce n'était point un débauché ni un dépravé, mais un curieux, un joyeux encore jeune ; car il avait à peine quarante ans. Homme du monde dans le sens le plus large et le plus bienveillant que puisse mériter ce mot, doué de beaucoup d'esprit sans grande profondeur, d'un savoir varié sans érudition vraie, d'une compréhension agile sans pénétration sérieuse, il tirait de ses observations, de ses aventures, de tout ce qu'il voyait, rencontrait et trouvait, des anecdotes de roman comique et philosophique en même temps, et des remarques humoristiques qui lui faisaient par la ville une grande réputation d'intelligence. C'était l'orateur du dîner. Il avait la sienne, chaque fois, son histoire, sur laquelle on comptait. Il se mit à la dire sans qu'on l'en eût prié.

Fumant, les coudes sur la table, un verre de fine champagne à moitié plein devant son assiette, engourdi dans une atmosphère de tabac aromatisée par le café chaud, il semblait chez lui tout à fait, comme certains êtres sont chez eux absolument, en certains lieux et en certains moments, comme une dévote dans une chapelle, comme un poisson rouge dans son bocal. Il dit, entre deux bouffées de fumée :

– Il m'est arrivé une singulière aventure il y a quelque temps.
Toutes les bouches demandèrent presque ensemble : « Racontez. »

Il reprit :

– Volontiers. Vous savez que je me promène beaucoup dans Paris, comme les bibelotiers qui fouillent les vitrines. Moi je guette les spectacles, les gens, tout ce qui passe, et tout ce qui se passe.

Or, vers la mi-septembre, il faisait très beau temps à ce moment-là, je sortis de chez moi, une après-midi, sans savoir où j'irais. On a toujours un vague désir de faire une visite à une jolie femme quelconque. On choisit dans sa galerie, on les compare dans sa pensée, on pèse l'intérêt qu'elles vous inspirent, le charme qu'elles vous imposent et on se décide enfin suivant l'attraction du jour. Mais quand le soleil est très beau et l'air tiède, ils vous enlèvent souvent toute envie de visites.

Le soleil était beau, et l'air tiède ; j'allumai un cigare et je m'en allai tout bêtement sur le boulevard extérieur. Puis comme je flânais, l'idée me vint de pousser jusqu'au cimetière Montmartre et d'y entrer.

J'aime beaucoup les cimetières, moi, ça me repose et me mélancolise : j'en ai besoin. Et puis, il y a aussi de bons amis là-dedans, de ceux qu'on ne va plus voir ; et j'y vais encore, moi, de temps en temps.

Justement, dans ce cimetière Montmartre, j'ai une histoire de cœur, une maîtresse qui m'avait beaucoup pincé, très ému, une charmante petite femme dont le souvenir, en même temps qu'il me peine énormément, me donne des regrets... des regrets de toute nature... Et je vais rêver sur sa tombe... C'est fini pour elle.

SUJET N° 3

Vous proposerez une séquence et ses modalités d'exécution à partir de ces quatre textes dans le cadre des objectifs de la classe de Première Littéraire.

TEXTE 1 : E. Labiche, *Le voyage de monsieur Perrichon*, II, 10, 1860.

TEXTE 2 : E. Zola, *La curée*, extrait, 1871

TEXTE 3 : L. Aragon, *Le roman inachevé*, « Classe 17 », extrait, 1956.

TEXTE 4 : S. Doubrovsky, *Fils*, Paris, extraits, 1977.

TEXTE 1

Les Mêmes, Perrichon, Daniel, Le Guide, l'Aubergiste
Daniel entre, soutenu par l'aubergiste et par le guide.

Perrichon, très ému

Vite ! de l'eau ! du sel ! du vinaigre !

Il fait asseoir Daniel.

Tous

Qu'y a-t-il ?

Perrichon

Un événement affreux ! (S'interrompant.) Faites-le boire ; frottez-lui les tempes !

Daniel

Merci... Je me sens mieux.

Armand

Qu'est-il arrivé ?

Daniel

Sans le courage de M. Perrichon...

Perrichon, vivement

Non, pas vous ! ne parlez pas !... (Racontant.) C'est horrible !... Nous étions sur la mer de Glace... Le mont Blanc nous regardait, tranquille et majestueux...

Daniel, à part.

Le récit de Thérémène !

Madame Perrichon

Mais dépêche-toi donc !

Henriette

Mon père !

Perrichon

Un instant, que diable ! Depuis cinq minutes, nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses... de glace ! Je marchais le premier.

Madame Perrichon

Quelle imprudence !

Perrichon

Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement ; je me retourne ; Monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond dont la vue seule fait frissonner...

Madame Perrichon, impatiente

Mon ami...

Perrichon

Alors, n'écoutez que mon courage, moi, père de famille, je m'élance...

Madame Perrichon et

Henriette

Ciel !

Perrichon

Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré... Il s'y cramponne. Je tire... il tire... nous tirons, et, après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le ramène à la face du soleil, notre père à tous !...

Il s'essuie le front avec son mouchoir.

Henriette

Oh ! papa !

Madame Perrichon

Mon ami !

Perrichon, embrassant sa femme et sa fille

Oui, mes enfants, c'est une belle page...

Armand, à Daniel

Comment vous trouvez-vous ?

Daniel, bas

Très bien ! ne vous inquiétez pas ! (Il se lève.) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère...

Perrichon, majestueusement

C'est vrai !

Daniel

Un frère à sa sœur !

Perrichon

Et un homme à la société.

Daniel

Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

Perrichon

C'est vrai !

Daniel

Il n'y a que le cœur... entendez-vous, le cœur !

Perrichon

Monsieur Daniel ! Non, laissez-moi vous appeler Daniel...

Daniel

Comment donc ! (À part.). Chacun son tour !

Perrichon, ému

Daniel, mon ami, mon enfant !... votre main. (Il lui prend la main.) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie... Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimas... Vous me devez tout, tout ! (Avec noblesse.) Je ne l'oublierai jamais !

Daniel

Ni moi !

Perrichon à Armand, en s'essuyant les yeux.

Ah ! jeune homme !... vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

Henriette

Mais, papa, Monsieur le sait bien, puisque tantôt...

Perrichon, se rappelant

Ah ! oui, c'est juste ! Monsieur l'aubergiste, apportez-moi le livre des voyageurs.

Madame Perrichon

Pour quoi faire ?

Perrichon

Avant de quitter ces lieux, je désire consacrer par une note le souvenir de cet événement !

L'Aubergiste, apportant le registre

Voilà, Monsieur.

Perrichon

Merci... Tiens, qui est-ce qui a écrit ça ?

Tous

Quoi donc ?

Perrichon, lisant

« Je ferai observer à M. Perrichon Que la mer de Glace n'ayant pas d'enfant, l'e qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical. » Signé : « Le Commandant. »

Tous

Hein ?

Henriette, bas, à son père

Oui, papa ! mer ne prend pas d'e à la fin.

Perrichon

Je le savais ! Je vais lui répondre à ce monsieur. (Il prend une plume et écrit.) « Le Commandant est un paltoquet ! » Signé : « Perrichon. »

Le Guide, rentrant

La voiture est là.

Perrichon

Allons ! dépêchons-nous. (Aux jeunes gens.) Messieurs, si vous voulez accepter une place ?

Armand et Daniel s'inclinent.

Madame Perrichon, appelant son mari

Perrichon, aide-moi à mettre mon manteau. (Bas.) On vient de me demander notre fille en mariage...

TEXTE 2

Un soir, ils allèrent ensemble au Théâtre-Italien. Ils n'avaient seulement pas regardé l'affiche. Ils voulaient voir une grande tragédienne italienne, la Ristori, qui faisait alors courir tout Paris, et à laquelle la mode leur commandait de s'intéresser. On donnait Phèdre. Il se rappelait assez son répertoire classique, elle savait assez d'italien pour suivre la pièce. Et même ce drame leur causa une émotion particulière, dans cette langue étrangère dont les sonorités leur semblaient, par moments, un simple accompagnement d'orchestre soutenant la mimique des acteurs. Hippolyte était un grand garçon pâle, très médiocre, qui pleurait son rôle.

— Quel godiche ! murmurait Maxime.

Mais la Ristori, avec ses fortes épaules secouées par les sanglots, avec sa face tragique et ses gros bras, remuait profondément Renée. Phèdre était du sang de Pasiphaé, et elle se demandait de quel sang elle pouvait être, elle, l'incestueuse des temps nouveaux. Elle ne voyait de la pièce que cette grande femme traînant sur les planches le crime antique. Au premier acte, quand Phèdre fait à Œnone la confidence de sa tendresse criminelle ; au second, lorsqu'elle se déclare, toute brûlante, à Hippolyte ; et, plus tard, au quatrième, lorsque le retour de Thésée l'accable, et qu'elle se maudit, dans une crise de fureur sombre, elle emplissait la salle d'un tel cri de passion fauve, d'un tel besoin de volupté surhumaine, que la jeune femme sentait passer sur sa chair chaque frisson de son désir et de ses remords.

— Attends, murmurait Maxime à son oreille, tu vas entendre le récit de Théràmène. Il a une bonne tête, le vieux !

Et il murmura d'une voix creuse :

A peine nous sortions des portes de Trézène,

Il était sur son char...

Mais Renée, quand le vieux parla, ne regarda plus, n'écouta plus. Le lustre l'aveuglait, des chaleurs étouffantes lui venaient de toutes ces faces pâles tendues vers la scène. Le monologue continuait, interminable. Elle était dans la serre, sous les feuillages ardents, et elle rêvait que son mari entraît, la surprenait aux bras de son fils. Elle souffrait horriblement, elle perdait connaissance, quand le dernier rôle de Phèdre, repentante et mourant dans les convulsions du poison, lui fit rouvrir les yeux. La toile tombait. Aurait-elle la force de s'empoisonner, un jour ? Comme son drame était mesquin et honteux à côté de l'épopée antique ! Et tandis que Maxime lui nouait sous le menton sa sortie de théâtre, elle entendait encore gronder derrière elle cette rude voix de la Ristori, à laquelle répondait le murmure complaisant d'Œnone.

Dans le coupé, le jeune homme causa tout seul, il trouvait en général la tragédie " assommante " et préférait les pièces des Bouffes. Cependant Phèdre était " corsée. " Il s'y était intéressé, parce que... Et il serra la main de Renée, pour compléter sa pensée. Puis une idée drôle lui passa par la tête, et il céda à l'envie de faire un mot :

— C'est moi, murmura-t-il, qui avais raison de ne pas m'approcher de la mer, à Trouville.

Renée, perdue au fond de son rêve douloureux, se taisait. Il fallut qu'il répêât sa phrase.

— Pourquoi ? demanda-t-elle étonnée, ne comprenant pas.

— Mais le monstre...

Et il eut un petit ricanement. Cette plaisanterie glaça la jeune femme. Tout se détraqua dans sa tête. La Ristori n'était plus qu'un gros pantin qui retroussait son péplum et montrait sa langue au public comme Blanche Muller, au troisième acte de La Belle Hélène ; Théràmène dansait le cancan, et Hippolyte mangeait des tartines de confiture en se fourrant les doigts dans le nez.

TEXTE 3

C'était un temps de solitude

O long carême des études

Où tout à son signe est réduit

Aux constellations la nuit
La vie affaire de mémoire
De chiffres blancs an tableau noir
Et lorsqu'on mourait à Virny
Moi j'apprenais l'anatomie

J'avais l'homme abstrait pour domaine
Or les récits des Théràmène
Fallait-il deux fois qu'on les tue
Transformaient les morts en statues
De toujours les grands mots m'irritent
Et ces millions d'Hippolyte
Ils étaient sur leurs chars et moi
J'avais quatre-vingts francs par mois

Pardonnez-moi cette amertume
Mais l'âge d'aimer quand nous l'eûmes
Comme le regain sous la faux
Tout y sonnait mortel et faux
Et qu'opposer sinon nos songes
Au pas triomphant du mensonge
Nous qui n'avions pour horizon
Qu'hypocrisie et trahison

La guerre on la voit à l'envers
Et vienne le troisième hiver
Petit verre des condamnés
Est-ce que c'est pour cette année
Le ciel déjà prend goût de terre
Puisqu'on est des morts sursitaires
Tous les calculs que nous ferons
Auront une balle en plein front

Comment croire ce qu'on enseigne
J'ai touché pourtant ce qui saigne
J'ai vu frémir j'ai dû fermer
De mes doigts des yeux bien-aimés
D'autres les ont à la taverne
J'eus moi mes vingt ans en caserne
Enfant maigre habillé de bleu
Rêvant beaucoup et mangeant peu

TEXTE 4

Le récit de Théràmène, mort d'Hippolyte. M'emmerde, même avec Escande, bien scandé, lai entendu, passe pas, pompier. Baroque sous les lustres, du clinquant sous les bobèches d'époque. Alexandrins mangés aux vers, idole moisie. Un cadavre. Faudra faire du bouche à bouche [...]. Critique, métier de croque-mort. Je travaille sur macchabée. Je dissèque, je disserte. On m'amène les corps. Faire de l'esprit. Les ressuscite. L'Hippolyte de Racine, faudrait un miracle. Dramaturge, lui. Thaumaturge, moi.

[...]

Spitzer a subodoré le quadrupède. Tantôt savant dans l'art par Neptune inventé, Rendre docile au frein un coursier indompté. Hippolyte, jadis zélateur de Neptune, sera puni par le dieu du dressage. Neptune à un bout et à l'autre. Spitzer a vu beaucoup de choses. La meilleure étude, la seule sur le plus fameux récit classique. Jamais traduite en français. [C'est d'ailleurs ce que dit Barthes dans *Sur Racine*: il l'a lue en italien] A bien montré le côté baroque. Commentaire d'Antoine Adam: idée absurde et qui n'a pu naître que chez un barbare. Texto. [...] Spitzer, un Boche. Osé parler de Racine. Sale métèque. Les lettres françaises aux Français. Racine à nous, nous appartient. Clarté française. Le Grand Siècle.

SUJET N° 4

Dans une classe de Première, vous étudierez l'ensemble du texte suivant et vous présenterez votre projet d'ensemble ainsi que les modalités de son exploitation en classe.

TEXTE : C. Simon, *La route des Flandres*, dernières pages, 1960.

quelque chose comme la scène vide d'un théâtre comme si une équipe de nettoyage était passée des pillards ou les vainqueurs ne laissant que ce qui avait été trouvé trop lourd ou trop encombrant pour être emporté ou vraiment inutilisable maintenant il n'y avait même plus la valise crevée je ne vis pas non plus le chiffon rose et pas non plus les mouches mais certainement elles devaient être de nouveau au travail c'est-à-dire à table bourdonnant entrant et sortant par les naseaux puis toujours courant nous tournâmes au coin du mur et je ne le vis plus, après tout ce n'était qu'un cheval mort charogne juste bonne pour l'équarisseur sans doute passerait-il aussi avec les chiffonniers et les ramasseurs de ferraille d'ordures récupérant les accessoires oubliés ou hors d'usage maintenant que les acteurs et le public étaient partis, le bruit du canon s'éloignant lui aussi, sur la droite à présent, vers l'ouest, on pouvait voir un haut clocher gris à bulbes au-dessus de la campagne mais savoir s'ils avaient pris le patelin comment savoir comment savoir nous pouvions voir leurs noms énigmatiques sur les plaques indicatrices les bornes, coloriés eux aussi et moyennâgeux Liessies comme liesse kermesse Hénin nennin Hirson hérisson hirsute Fourmies tout entier vermillon-brique théorie d'insectes noirs se glissant le long des murs disparaissant on se demandait où dans les renforcements des portes les fissures le moindre recoin le moindre trou là où un cafard lui-même n'aurait pas réussi à s'introduire s'aplatissant disparaissant s'évanouissant chaque fois qu'un obus arrivait éclatait nuage poussiéreux et sale on ne savait trop pourquoi dans ces plâtras cette ville où il n'y avait plus rien que cette lamentable procession de fourmis et nous quatre sur nos rosses fourbues, mais il faut croire qu'ils en avaient une provision un stock à écouler, peut-être les avaient-ils déchargés pendant la nuit et tiraient-ils maintenant au petit bonheur seulement pour s'éviter la peine de les recharger dans le camion à munitions, femmes protégeant l'enfant sorti de leur ventre le fruit de leurs entrailles serré contre elles transportant des ballots des édredons rouges crevés dont les plumes le duvet se répandait traînant au dehors les entrailles les tripes blanches des maisons qui se déroulaient comme des bandes des serpentins des guirlandes parfois accrochées aux arbres quel est donc ce saint dont j'avais vu le supplice représenté sur un tableau les bourreaux musculeux enroulant sur un treuil les intestins livides et sanglants sortis de son ventre, une seconde fois je revis la même affiche elles devaient dater d'au moins un an mais c'étaient des courses de trot, des chevaux attelés, pas montés, ce n'était pas le mien que je montais mais celui d'un inconnu mort sans doute cela n'avait pas grande importance pourtant je regrettais ma lampe électrique neuve et ce jambon que j'avais tout de même réussi à trouver hier dans une maison pourtant déjà pillée de fond en comble, sale affaire d'être dans la cavalerie couvrir une retraite passer les derniers

quand les autres biffins ou artilleurs ont déjà tout raflé t tout ce que nous avons trouvé pour bouffer depuis huit jours c'étaient des compotes de fruits seules choses à manger qu'ils avaient négligées, buvant avalant à même les bocaux le jus sucré et poisseux dégoulinant des deux côtés de la bouche, toujours à cheval jetant le bocal encore aux trois quarts plein qui se cassait sur le bord de la route impossible à emporter parce que ça aurait coulé partout, je regrettais aussi mes affaires de toilette j'aurais voulu me laver me baigner me rafraîchir sentir l'eau ruisseler sur moi les morts étaient tous d'une saleté répugnante leur sang pareil à d'inconvenantes déjections comme s'ils s'étaient laissé aller sous eux mais allez donc vous laver à la guerre contre la sacoche de gauche bouclé par les courroies il y avait le seau de toile réglementaire aplati replié comme une lanterne vénitienne en principe pour faire boire les chevaux mais ils nous avaient surtout servi pour nous raser chaque fois que je pense à ces seaux je les revois pleins d'une eau recouverte comme d'une taie par une pellicule savonneuse bleuâtre et craquelée et contre les parois rugueuses des grappes de bulles agglutinées, à droite il y avait une pince à couper les barbelés, je me demandais ce que cet idiot de mort pouvait bien transporter dans ses mono sacs ils étaient gonflés à craquer sans doute une chemise un caleçon sales peut-être des lettres d'une femme qui lui demandait Est-ce que tu m'aimes, tu parles qu'est-ce qu'elle voulait de plus quand je n'avais fait que penser à elle pendant quatre ans peut-être des chaussettes aussi qu'elle lui avait tricotées en tout cas il devait être petit parce que les étriers étaient trop courts pour moi faisaient remonter mes genoux et les coinçaient contre les sacoche alors que j'avais l'habitude je veux dire j'habitais l'attitude je veux dire j'habitais de monter long pas comme ces singes de jockeys j'avais bien l'intention de les allonger depuis que j'étais dessus je me répétais qu'il fallait que je les allonge d'un et même de deux trous mais il y avait bien maintenant une heure déjà et je ne le faisais toujours pas pensant espérant d'un instant à l'autre qu'il allait tout de même se décider à prendre le trot pensant Bon Dieu filer d'ici nous sortir ventre à terre de ce coupe-gorge où tout ce qu'on faisait c'était se promener noblement comme des cibles mais probablement que sa dignité le lui interdisait sa race sa caste les traditions à moins que ce ne fût tout bêtement son amour des chevaux parce qu'il avait sans doute dû piquer un fameux galop pour se tirer de cette embuscade et peut-être estimait-il simplement que son cheval avait besoin de repos même si cela devait lui coûter la vie comme un peu plus tôt il avait eu le souci de le faire boire continuant donc à mener son cheval au pas parce qu'il avait ancestralement appris qu'on doit laisser souffler une bête à laquelle on vient de demander un effort violent voilà pourquoi nous avançons aristocratiquement cavalièrement à une majestueuse allure de tortue lui continuant comme si de rien n'était à parler avec ce petit lieutenant l'entretenant sans doute de ses succès équestres et des mérites de la bride en caoutchouc pour monter en course magnifique cible pour ces Espagnols impénétrables absolument rebelles allergiques il faut croire aux larmoyantes homélies sur la fraternité universelle la déesse Raison la Vertu et qui l'attendaient embusqués derrière les chênes-lièges ou les oliviers je me demande quelle odeur quelle haleine avait alors la mort si comme aujourd'hui elle sentait non pas la poudre et la gloire comme dans les poésies mais ces écœurants nauséux relents de soufre et d'huile brûlée les armes noires et huileuses grésillant fumant comme une poêle oubliée sur le feu puanteur de graillons de plâtre de poussière sans doute aurait-il préféré ne pas avoir à le faire lui-même espérait-il que l'un d'eux s'en chargerait pour lui, lui éviterait ce mauvais moment à passer mais peut-être doutait-il encore qu'elle (c'est-à-dire la Raison c'est-à-dire la Vertu c'est-à-dire sa petite pigeonne) lui fût infidèle peut-être fut-ce seulement en arrivant qu'il trouva quelque chose comme une preuve comme par exemple ce palefrenier caché dans le placard, quelque chose qui le décida, lui démontrant de façon irréfutable ce qu'il se refusait à croire ou peut-être ce que son honneur lui interdisait de voir, cela même qui s'étalait devant ses yeux puisque Iglésia lui-même disait qu'il avait toujours fait semblant de ne s'apercevoir de rien racontant la fois où il avait failli

les surprendre où frémissante de peur de désir inassouvi elle avait à peine eu le temps de se rajuster dans l'écurie et lui ne lui jetant même pas un coup d'œil allant tout droit vers cette pouliche se baissant pour tâter les jarrets disant seulement Est-ce que tu crois que ce révulsif suffira il me semble que le tendon est encore bien enflé Je pense qu'il faudrait quand même lui faire quelques pointes de feu, et feignant toujours de ne rien voir pensif et futile sur ce cheval tandis qu'il s'avavançait à la rencontre de sa mort dont le doigt était déjà posé dirigé sur lui sans doute tandis que je suivis son buste osseux et raide cambré sur sa selle tache d'abord pas plus grosse qu'une mouche pour le tireur à l'affût mince silhouette verticale au-dessus du guidon de l'arme pointée grandissant au fur et à mesure qu'il se rapprochait l'œil immobile et attentif de son assassin patient l'index sur la détente voyant pour ainsi dire l'envers de ce que je pouvais voir ou moi l'envers et lui l'endroit c'est-à-dire qu'à nous deux moi le suivant et l'autre le regardant s'avancer nous possédions la totalité de l'énigme (l'assassin sachant ce qui allait lui arriver et moi sachant ce qui lui était arrivé, c'est-à-dire après et avant, c'est-à-dire comme les deux moitiés d'une orange partagée et qui se raccordent parfaitement) au centre de laquelle il se tenait ignorant ou voulant ignorer ce qui s'était passé comme ce qui allait se passer dans cette espèce de néant (comme on dit qu'au centre d'un typhon il existe une zone parfaitement calme) de la connaissance, de point zéro il lui aurait fallu une glace à plusieurs faces, alors il aurait pu se voir lui-même, sa silhouette grandissant jusqu'à ce que le tireur distingue peu à peu les galons, les boutons de sa tunique les traits mêmes de son visage, le guidon choisissant maintenant l'endroit le plus favorable sur sa poitrine, le canon se déplaçant insensiblement, le suivant, l'éclat du soleil sur l'acier noir à travers l'odorante et printanière haie d'aubépines. Mais l'ai-je vraiment vu ou cru le voir ou tout simplement imaginé après coup ou encore rêvé, peut-être dormais-je n'avais-je jamais cessé de dormir les yeux grands ouverts en plein jour bercé par le martèlement monotone des sabots des cinq chevaux piétinant leurs ombres ne marchant pas exactement à la même cadence de sorte que c'était comme un crépitement alternant se rattrapant se superposant se confondant par moments comme s'il n'y avait plus qu'un seul cheval, puis se dissociant de nouveau se désagrégant recommençant semblait-il à se courir après et cela ainsi de suite, la guerre pour ainsi dire étale pour ainsi dire paisible autour de nous, le canon sporadique frappant dans les vergers déserts avec un bruit sourd monumental et creux comme une porte en train de battre agitée par le vent dans une maison vide, le paysage tout entier inhabité vide sous le ciel immobile, le monde arrêté figé s'effritant se dépiautant s'écroulant peu à peu par morceaux comme une bâtisse abandonnée, inutilisable, livrée à l'incohérent, nonchalant, impersonnel et destructeur travail du temps

SUJET N° 5

Dans le cadre de l'objet d'étude « La poésie du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle », vous concevrez une séquence et ses modalités d'exécution à destination d'une classe de Seconde.

TEXTE 1 : C. Baudelaire, « A une dame créole », *Les Fleurs du mal*, 1857

TEXTE 2 : C. Baudelaire, « A une Malabaraise », *Les Fleurs du mal*, 1857

TEXTE 3 : C. Baudelaire, « Bien loin d'ici », *Les Fleurs du mal*, 1857

TEXTE 4 : C. Baudelaire, « La Belle Dorothée », *Le Spleen de Paris*, 1869

TEXTE 1

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,

Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
A dans le cou des airs noblement maniérés ;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le coeur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

TEXTE 2

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est Large à faire envie à la plus belle blanche ;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.

Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.

Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleureras tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'oeil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars.

TEXTE 3

C'est ici la case sacrée
Où cette fille très parée,

Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
Et son coude dans les coussins,
Ecoute pleurer les bassins ;

C'est la chambre de Dorothee.
- La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
Sa peau délicate est frottée
D'huile odorante et de benjoin.
- Des fleurs se pâment dans un coin.

TEXTE 4

Le soleil accable la ville de sa lumière droite et terrible; le sable est éblouissant et la mer miroite. Le monde stupéfié s'affaisse lâchement et fait la sieste, une sieste qui est une espèce de mort savoureuse où le dormeur, à demi éveillé, goûte les voluptés de son anéantissement.

Cependant Dorothee, forte et fière comme le soleil, s'avance dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire.

Elle s'avance, balançant mollement son torse si mince sur ses hanches si larges. Sarobe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.

Son ombrelle rouge, tamisant la lumière, projette sur son visage sombre le fard sanglant de ses reflets.

Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux. De lourdes pendeloques gazouillent secrètement à ses mignonnes oreilles.

De temps en temps la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe; et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l'Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. Car Dorothee est si prodigieusement coquette, que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers.

Elle s'avance ainsi, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté.

A l'heure où les chiens eux-mêmes gémissent de douleur sous le soleil qui les mord, quel puissant motif fait donc aller ainsi la paresseuse Dorothee, belle et froide comme le bronze?

Pourquoi a-t-elle quitté sa petite case si coquettement arrangée, dont les fleurs et les nattes font à si peu de frais un parfait boudoir; où elle prend tant de plaisir à se peigner, à fumer, à se

faire éventer ou à se regarder dans le miroir de ses grands éventails de plumes, pendant que la mer, qui bat la plage à cent pas de là, fait à ses rêveries indécises un puissant et monotone accompagnement, et que la marmite de fer, où cuit un ragoût de crabes au riz et au safran, lui envoie, du fond de la cour, ses parfums excitants?

Peut-être a-t-elle un rendez-vous avec quelque jeune officier qui, sur des plages lointaines, a entendu parler par ses camarades de la célèbre Dorothée. Infailliblement elle le priera, la simple créature, de lui décrire le bal de l'Opéra, et lui demandera si on peut y aller pieds nus, comme aux danses du dimanche, où les vieilles Cafrines elles-mêmes deviennent ivres et furieuses de joie; et puis encore si les belles dames de Paris sont toutes plus belles qu'elle.

Dorothée est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite soeur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle! Elle réussira sans doute, la bonne Dorothée; le maître de l'enfant est si avare, trop avare pour comprendre une autre beauté que celle des écus!